

C'est moi, le p'tit cireur ...

C'est moi , le p'tit cireur
de cet hôtel Colon
Cité de Barcelone....

C'est moi le même perdu
et son regard rêveur
vivant en spectateur
jour par jour heure par heure...

C'est moi le sans tenue
au pied de mes clients
dans la foule guettant
l'appel tonitruant
De riches passants.

C'est moi le clair –obscur
vivant dans la poussière ,
assis sur une pierre
ne pouvant que me taire
si proche de la terre...

Pourtant, j'en ai rêvé
de lendemains ailleurs !
Pourtant ,j'en ai guetté
des voiliers de Bonheur !

M'ssieu qui venez de loin
emportez-moi là-bas
vers ces îles sans glas
où vous glissez vos pas...

M'ssieu qui venez de loin
donnez-moi les parfums
de vos pays lointains,
donnez-moi donc la main...

M'ssieu qui venez de loin,
Comment y sont la mer,
le soleil et la terre ?

Comment est le désert ?

C'est moi ,le p'tit cireur,
Au sommet de vos dunes
Sur un croissant de lune...

Il me souvient.

Il me souvient de Goulimine, rubis feu
Sous diamant bleu.
Il me souvient d'étoiles, voiles pourprés
De nuits ocrées.

Il me souvient de Taфраout, pierres enchantées
Perles sacrées.
Il me souvient de ces Kasbas surgies très haut
Comme en écho.

Il me souvient de chemins, frais paysages
Fleurs des pages,
Ecrins vermeils, œillades du temps
Nous enchâssant
Sur un instant.

Soleil .

Sur l'écorce rugueuse
Joue le rayon mutin.
Il va
Vient
Eclabousse
L'instant.
Il bouscule
Et dilate
Le firmament du cœur
Transformant en étoiles
Les mailles de la terre
Et la lame du temps.

Tu fus héros
Tu fus empereur,
Homme à femmes,
Femme à barbe,
Dans la chaîne des siècles
Quelle importance !

Enigme

Ecoute-moi ,muse je désire ton aide
Pour résoudre un problème délicat, épineux.

Mon luth frémit déjà et mon cœur te cède.
Amie,qu'as-tu chanté en éclairant les cieux ?

-L'âme a ses murmures, ses fleuves reposants
Vois ,au Moyen-âge, au château de mes pères,
Je tisse ,en riant, dans un cadre reposant.
Mon page,souriant, roucoule quelques airs
Et j'attends mon seigneur, celui que j'aime tant.

-Oh !Enfant, c'est assez !Mets fin à ce fantasme !
Tu étais ,en ce temps, dans la boue jusqu'au cou !
La serve sans espoir dormant dans ses miasmes !
Ton ami te battait ,étant à demi fou !

-Bon !Je suis à Rome,patricienne adulée,
A la cour des Césars, je suis fort honorée.
Mes esclaves me font savantes coiffures
M'enduisant de parfums, couvrant de parures.

-A Rome tu restes l'une de ces esclaves
Chargées des pires corvées, corps las et teint hâve.
Tu vas te révolter et mourir sur la croix
Et dans ton agonie, tu maudiras ta foi.

-O ma muse !Partons !Partons vite ailleurs !
Au pays des Incas je veux vivre sans peur !
Je suis vierge, belle et j'attends le Printemps
Je contemple , heureuse, le nuage évanescent.

-C'est exact car tu es à ton dernier matin.
Demain, tu vas mourir, fleur livrée au divin
Il faut une vierge pour sourire aux Dieux
Et ta beauté, vois-tu, est offerte aux cieux.

Histoires...Histoire

Pleure le temps
Pleure le ciel
Sur toutes marches
De l'histoire...

Histoire des Dieux
Histoire des hommes
Refrain repris
Sur toutes les rives
Par toutes les bouches
Dans tous les cœurs...

Drapeaux flottant
Sous tous rayons
Par tous les temps
Eclaboussant notre avenir
Pour nous donner des certitudes
En nous changeant en arbres morts
En nous sevrant dans les tranchées
De tout espoir
De tout terroir

En nous lançant
Vers les étoiles
Dans les ornières

Du silence....

Quatrain

Les mille et une mains de Madame la Pluie
Pianotent à la fenêtre sans féconder le cœur.
Pourquoi faut-il soudain que survienne la peur
Et que tout un jardin bascule dans l'ennui ?

Voyage vers l'oubli .

Je cherche dans les étoiles
Les chemins d'Ispahan
Et je hisse les voiles
Aux portes du couchant...

J'offre à quelque Au-delà
Mes haillons de misère
A l'ombre des lilas.
Je rejoins la poussière
Et le silence des pierres.

Rêverie

Sur ton visage, ce soir, il est plus de secrets
Que n'en peut contenir notre divin archet.
Où ton regard va-t-il en cette nuit d'opale
Jeter l'écho du sylphe à cet astre trop pâle ?

J'ai mal de ne savoir répondre à cet appel
Et de ne retenir dans le creux de ton aile
Que ce sourire obscur qui ne signifie rien,
Que ce fragile éclair qui module nos liens

Quand se brise la lame aux pieds des noirs rochers,
Quand sombre le vaisseau de nos folles pensées,
Sur quel fil soudain palpite l'étoile d'or,
L'âme se parant déjà du linceul des morts ?

La Vieille

Elle n'attend plus rien
Avec ses yeux usés
Son âme écartelée
Sa chair sans lendemain...

Elle n'attend plus rien
Ses yeux ont trop pleuré
Son cœur est oublié
Sa vie est en déclin

Elle n'attend plus rien
La vieille sur sa chaise
Dans sa gangue de glaise
L'étoile sur les mains

Elle n'attend plus rien
Sur le clavier du ciel
Sur la harpe ou la vielle
Du hasard d'un chemin

Elle n'attend plus rien
Glaneuse d'Infini
Dans la nuit incendie
De son espace vain...

La lune

-Dis-moi, astre conquis, dans la nuit sereine,
Es-tu donc refuge pour les âmes des morts ?
As-tu visage d'or, regard de Perséphone ?
Tu ne guides plus les caravanes d'Antan
Sur les routes de la soie, de l'espoir errant,
Tu es l'oubliée du nomade sans chaîne
Ignorant ton clin d'œil au céleste décor
Quand tu n'éclaires plus piliers et colonnes.

Soudain

Une voix

Troua l'obscurité

Une voix

Rêve glacé

Dans l'espace divin !

-Crois-tu qu'il suffise
Du pied d'un être humain
Pour ne plus avoir un charme de cytise
Et n'être déjà plus
Qu'une femme sans voile !
Non ! Je n'ai rien perdu
Dans la course aux étoiles
Et ma boucle est toujours sur le front de Lilith
Car je suis ce clou, symbole de vos rites.

Clin d'œil à la nature

Sous la glycine de mon jardin
Eclatent les rires du Printemps.
Le rouge-gorge, le pinson
Chantent l'amour à l'unisson.
Là, dans le jour bleu qui s'éteint
La rose, reine de l'instant
Eclaire encore mon présent.
La pluie ruisselle sur les vivants,
Douce musique au fil des ans.
Le chèvrefeuille en clef des songes
Est la couronne d'un mensonge,
Voile de mariée doucement rongé
Un mur en ruines comme l'éponge.

Le musée

Vois :le musée s'est endormi
Dans ses dorures d'Autrefois ;
Ses chapiteaux sont engourdis
Avec leurs frises tissées de soie.
Pas un mot ne chante l'oubli
Des pierres rivées dans leur foi ;
Pas un regard ne nous épie.
En cette nuit, silence est roi.

Vois :le musée s'est assoupi
Avec ses bronzes et ses croix ;
Ses fresques sont en léthargie ;
Vénus s'apaise en cet endroit.
Dame araignée y dépérit
Sur quelques lèvres sans émoi.
Pas un seul souffle ne surgit.
En cette nuit, silence est roi.

Vois :l'éphèbe pourtant sourit
Dans son passé il se revoit
Loin de la foule qui l'ennuie ;
Point n'est besoin de ces convois
D'hommes pressés comme fourmis.
Il lui suffit d'avoir un toit
Pour y rêver de paradis.
En cette nuit, silence est roi.

ENVOI

Tous les Renoirs sont dans l'oubli,
L'ombre descend et fait sa loi,
Les Delacroix ont un répit.
En cette nuit ,silence est roi .

Pétales

Certes Térence tu l'as bien dit :
La femme n'est qu'une enfant !
Un verbe pur et charmant !
Il n'est qu'à voir comment Adam
Hercule, Antoine se sont conduits
Pour comprendre que cette fourmi
A su en faire de belles charpies !

Sur l'échiquier de la vie,
Je te donne rendez-vous,
Absurde Pier Damiani(1),
Toi qui ne compris pas
Que tous les hommes
 Jouent
 Aux échecs !

1)Cardinal d'Ostie qui demanda la condamnation du jeu d'échecs en 1061.

Naissance

Sourire furtif
Eclair bleu
De son regard.
Instant précieux..
Tout recommence.
Migrations incertaines
Nuances chuchotantes
Sur l'herbe nue
Quand s'amplifie
Le chant sacré
De l'autre rive
Quand se défait
La fraîcheur simple
D'un passé
Quand monte encore
Dans les greniers
L'odeur des chaumes
Quand plane toujours
Sur les vieux murs oubliés
L'immensité des champs de blé
Ensanglantés de coquelicots.

J'ai suspendu ma vie ...

J'ai suspendu ma vie au hasard du chemin
En croyant retrouver la chaleur d'un refuge
Dans un monde nouveau , espoir sans lendemain,
Ephémère bateau pour l'enfant du déluge.

Quelquefois, j'ai senti ,sous le poids de l'Histoire,
Vaciller mon passé sur de nouveaux rivages ;
Quelquefois, j'ai saisi des lambeaux de mémoire
Dont se vêt le héros en soulignant ses pages.

Un instant , j'ai pensé ,au cours d'un long voyage ,
Que déferlaient sur moi les vagues de l'oubli :
Tout était beau là-bas de Pékin à Carthage !
En remontant le Nil, j'ai cru en l'infini !

J'ai voulu m'engloutir aux portes du désert
Dans l'écrin oasis de Tozeur la superbe
Dans tous les labyrinthes où le cœur se perd
Avec ,au fond des yeux ,la candeur de l'imberbe .

En étant de partout , nous ne sommes nulle part
Et la vie, chaque instant, est un nouveau départ !
Mais il est cependant , dans tout le paysage ,
Une lueur perdue , un écho en otage :

Rubis, diamant, rêve qu'on sait inachevé
C'est un éclair surgi dans un coin de la vie.
Le phare ,où donc est-il, du pays bien aimé ?
Où est la terre d'or qu'un elfe vous envie ?

J'ai suspendu ma vie à un rayon de lune ,
Mirage frémissant sous de très chers palmiers ,
A l'odeur du jasmin, dans l'ocre de la dune
Où l'on voit chevaucher de fringants cavaliers .

J'ai suspendu ma vie aux remparts du Chellah ,
En gardant bien cachés les signes étrangers .
Vois mon ombre flotter dans les rues de Casa
Ou près d'El Jadida sous quelques orangers.

Voyages

Et vogue ma galère vers un nouveau décor
L'Aurore couvre la mer de pétales de rose
Fuyons encor ce jour pour oublier le sort
Que jeta sur ma vie quelque fée Carabosse .

Je veux voir maintenant les dômes d'Ispahan
Et remonter le Nil comme fit Cléopâtre
Me perdre sur les routes de l'Ouzbékistan ,
Sur les rivages grecs redevenir ce pâtre .

En Chine ,je suivrai les reflets de la lune
Sur le superbe fleuve ,guettant dans les eaux
La face de Li Bo souriant dans les roseaux
Cherchant à retrouver son astre sur la dune.

Je guetterai sans fin ce divin Phénix rouge
Qui me ramènera vers l'Atlas ou Tanger
Avant de m'endormir en quelque sombre bouge
Comme le fit Du Fu dans sa nef oublié.

Li Bo(701-762) :l'un des plus grands poètes chinois avec Du Fu (712-770)
Selon la légende , Li Bo serait mort noyé après avoir tenté de saisir le reflet de la lune sur le fleuve Yang -zi ,alors qu'il était ivre. Du Fu mourut seul dans une barque sur ce même fleuve. C'est lui qui évoque le Phénix rouge dans une de ses poésies aux cris déchirants.

L'empreinte

Un souffle sur l'onde me l'a dit ce matin :
Tu es la pâle empreinte qu'engloutit la marée,
Tu n'es que le soupir sur la lyre du Destin .
Le bateau du départ est déjà préparé.

Tu n'es que le murmure des sources qui s'effacent .
Si des larmes de sang maculent ton visage ,
Elles sont comme le reflet dont nous perdîmes trace ;
Elles ne tacheront pas les lignes d'une page.

Elles ne changeront rien à la beauté du jour.
Ce navire t'attend pour te mener au port.
Les voiles d' Ophélie nous aspirent toujours :
Si la vie a un sens, c'est un don de la mort.

Regard sur un éphèbe...

Oui, je le sais, vois-tu ,que j'aurais pu t'aimer
Avec vingt ans de moins et mon éclat d'antan.
Certes, tu le sais bien, j'entre dans le passé,
Et nul être ne peut retrouver son printemps.
Oui ,j'aime t'écouter me parler de ta vie
En sachant bien, toujours, que je serai en marge ,
Si la Parque ne peut filer à l'infini
Nos fragiles destins semés au vent du large.
Ces îles enchantées dont je rêve le soir
Et où nous aurions pu aborder un matin
Avec, main dans la main ,tout frémissants d'espoir,
Face au souffle marin, de brûlants lendemains !

Dans un coin de pensée

C'est elle que voici, mon enfance pluvieuse
Surgissant ,tout à coup ,dans un coin de pensée.
Je joue sur mon plafond avec le temps passé ,
Cet envoûtant collier de perles si précieuses.

Un visage jaillit à la croisée rêveuse ,
Un regard me poursuit dans la cour empierrée,
Me retrouvant toujours dans l'herbe de nos prés
Quand je m'en vais glaner la violette peureuse.

En flache d'opale courent les canetons,
Les vieux murs alanguis bâillent sous les chardons
Et l'enfant se blottit sous la jupe tendresse.

Près de la cheminée s'endort le cher aïeul ,
Les pieds sur les chenets ,il rêve en son fauteuil .
C'était l'heure bénie où tout était caresses.

Quelques notes étoilées

*Là ,dans le crépuscule qui allonge les ombres,
En haut du promontoire , une forme voilée,
Déesse issue , un soir , de quelques pages sombres
Pour nous jeter son rire sur la lyre étoilée.*

*Là , de son doigt de feu éclairant l'horizon,
Elle s'en va glanant le chapiteau brisé
Quand la terre s'embrase au seuil de l'Achéron.
L'homme n'est plus déjà qu'un rêve désolé.*

*Redonne-moi, Phoebus , la chaleur d'un baiser
Quand revient le Printemps illuminant le port !
Serait-il donc si tard pour un soupir d'Orphée
Quand frissonne sur l'eau la libellule d'or ?*